

La mort me va si bien

J'ai ouvert les yeux, et il était là, penché sur moi, à quelques centimètres de mon visage. Un inconnu me regardant avec tellement de gentillesse que j'étais convaincue que j'allais mourir. Il me caressait la tête, les cheveux ; mon Dieu qu'il était beau. J'aurais aimé que ce soit quelqu'un qui m'aime plutôt que quelqu'un qui s'apprêtait à me dire : « Vous faites une hémorragie cérébrale. »

Il est resté près de moi et a continué à me toucher gentiment la tête, pendant que j'étais allongée là, sachant que personne dans la salle ne m'aimait. J'en étais profondément convaincue – pas besoin de me retrouver immobilisée, le cerveau en pleine hémorragie, pour me rendre compte que ma vie était réduite à quelque chose de ridicule. Nous étions fin septembre 2001. J'étais aux urgences du California Pacific Medical Center à San Francisco. J'ai demandé au docteur Beau-Gosse : « Vais-je devenir aphasique ? » Il m'a répondu que c'était possible. Je voulais un téléphone. Il fallait que j'appelle ma mère et ma sœur. Il fallait que je les prévienne moi-même pendant que je pouvais encore parler. Le médecin a serré ma main dans la sienne. J'ai compris qu'il faisait de son mieux pour me donner cet amour si particulier, propre à ceux qui suivent la vocation à laquelle ils sont destinés – ne serait-ce que dans de pareils moments. Il m'a d'ailleurs beaucoup appris.

La beauté de vivre deux fois

J'ai d'abord appelé ma sœur, Kelly. Elle a été égale à elle-même : merveilleuse, je ne connais personne d'aussi élégant qu'elle dans son comportement. Elle est meilleure avec les autres qu'elle ne l'est avec elle-même, d'une gentillesse parfaitement naturelle. Puis j'ai appelé ma mère, ce qui était moins évident pour moi car, à l'époque, je pensais qu'elle ne m'aimait pas beaucoup. Alors que j'étais là, mourante, si peu sûre de moi, de mon avenir, elle s'occupait de son jardin en haut d'une colline en Pennsylvanie. Elle s'est effondrée. Il est important de préciser que Dot peut s'effondrer rien qu'en écoutant des publicités à la radio ; j'ai donc attendu car... je savais qu'elle allait vite se ressaisir.

Malgré la distance géographique qui nous séparait, elle et mon père étaient à mon chevet moins de vingt-quatre heures plus tard. Ma mère est arrivée à l'hôpital sans s'être changée, son short encore couvert de terre, de la saleté sous les ongles et la peur qui se lisait sur son visage. Il a suffi d'un seul regard entre nous pour que des années d'incertitude et de malentendus disparaissent. Alors que j'étais toujours allongée, sans bouger, en sachant que je pouvais mourir d'une seconde à l'autre, ma mère me caressait le visage de sa main pleine de terre et j'ai soudain senti qu'elle m'aimait. Petit à petit, je comprenais.

Mon père est resté debout près d'elle comme un taureau prêt à charger.

J'ai ensuite appelé Mimi, ma meilleure amie depuis plus de vingt ans, et lui ai dit ce que nous disions toujours quand les nouvelles étaient exceptionnellement bonnes ou mauvaises : « Tu ferais mieux de t'asseoir. » Je l'ai entendue respirer à fond. J'ai continué :

« Je vais peut-être mourir, et tu es la seule à qui je peux dire la vérité car quelqu'un va devoir prendre soin de ma famille, et ce ne sera pas moi. Je fais une hémorragie cérébrale. Ils ne savent pas pourquoi.

— Oh merde, a-t-elle répondu.

— Le médecin est vraiment bel homme, mais je ne vais probablement pas pouvoir flirter avec lui, c'est dommage », ai-je ajouté en tentant de plaisanter.

Elle se retenait de pleurer et a dit à voix basse, comme je me doutais qu'elle le ferait : « Oh, ma chérie, j'arrive par le prochain avion. »

Et, de nouveau, je n'ai plus entendu que le silence. Le silence qui résonnait dans la salle carrelée des urgences et se heurtait contre mon cœur récemment brisé. Je me souviens d'avoir ressenti quelque chose entre la peur et la fascination en ne voyant personne courir et hurler « VITE ! VITE ! » comme à la télé. L'absence d'urgence et de mouvement était stupéfiante. Le médecin – oui, toujours le même – m'a expliqué qu'une ambulance allait venir me chercher pour me transporter jusqu'à un autre hôpital, Moffitt-Long, hôpital réputé, spécialisé en neurologie, et que, là-bas, on prendrait particulièrement soin de moi.

Mon Dieu, ça m'a vraiment foutu la trouille. Parfois, être l'objet d'une attention spéciale peut être déprimant. Un privilège qui n'a rien à voir avec celui d'obtenir des places au premier rang pour un match des Lakers ni de réserver une table près de la fenêtre dans votre restaurant préféré. Privilèges. Célébrité. Conneries.

C'est à ce moment-là que j'ai senti que tout bougeait bizarrement, comme si je voyais ma vie défiler à l'envers à travers l'œil d'une caméra. À toute vitesse. J'ai commencé par avoir l'impression de tomber, puis on aurait dit que quelque chose s'emparait de moi, de mon corps et de mon âme, me submergeant entièrement, une sensation suivie par l'apparition d'un voile blanc lumineux qui m'attirait hors de mon corps pour me déposer dans un autre corps, familier et éblouissant... un corps sachant.

La lumière était si vive. C'était si... mystique. Je voulais savoir. Je voulais m'immerger entièrement. Les visages qui m'entouraient

ne m'étaient pas seulement familiers. Ils étaient transcendants, d'une essence supérieure. Certains n'étaient pas morts depuis longtemps. Je m'étais occupée de plusieurs d'entre eux jusqu'à la fin. C'étaient mes plus proches amis, Caroline, Tony Duquette, Manuel. Ils m'avaient tellement manqué. J'avais eu si froid dans la salle d'où je venais. Ils étaient si chaleureux, si heureux, si accueillants. Sans même qu'ils prononcent un seul mot, j'ai compris qu'ils m'expliquaient pourquoi nous étions en sécurité et pourquoi il ne fallait pas avoir peur : parce que nous étions entourés d'amour. Et que, en fait, nous *étions* amour.

Mais, soudain, c'était comme si une mule m'avait donné un coup de sabot dans le plexus, l'impact a été très violent ; j'étais réveillée et de retour dans la salle des urgences. J'avais finalement fait un choix. J'ai pris une grosse goulée d'air comme quand on reste trop longtemps sous l'eau. Et je me suis redressée ; la lumière était aveuglante. Tout ce que je pouvais voir, c'était le docteur Beau-Gosse, qui avait reculé pour m'observer.

J'avais affreusement envie de pisser mais, quand j'ai voulu descendre du lit roulant, j'étais si défoncée, on aurait dit une Alice dans un pays des Merveilles en acier inoxydable.

« De quoi avez-vous besoin ? a demandé le médecin.

— D'aller aux toilettes.

— Là-bas. »

Je suis descendue du lit en me laissant glisser jusqu'à ce que mes pieds se posent sur le carrelage. J'ai eu l'impression de flotter jusqu'aux toilettes et de pisser longtemps, avant de revenir enfin vers le lit roulant. Le médecin m'a alors soulevée pour m'allonger, telle la plume que j'étais devenue.

Au cours des années qui avaient précédé, à savoir la fin des années 1990, j'avais couru après un amour qui m'échappait. Un amour qui, je le croyais, m'était dû, m'appartenait, alors que ce n'était pas le cas. Je courais après, au sens propre – j'avais quitté

Hollywood pour m'installer dans le nord de la Californie – comme au sens figuré, mais aussi au sens spirituel : j'essayais d'être quelque chose de plus, quelque chose qui me permettrait de comprendre comment mieux vivre la vie, comment mieux aimer et être aimée. J'en étais là, à regarder ma vie, quand brusquement je l'ai vue filer sous mes yeux.

Par un agréable et bel après-midi, j'ai eu toutes les réponses à mes questions. Des réponses claires et nettes : tous mes efforts avaient échoué. Ne restaient que les faits : je n'étais pas aimée, personne ne voulait de moi ; je ne valais rien.

J'avais échoué dans mon envie, une belle envie, respectable, de vouloir être quelque chose de plus que ce que j'étais, quelque chose que je pensais plus proche du réel. J'avais fait tout ce que j'avais cru pouvoir faire, et rien n'était assez bien. À l'époque, j'avais pensé que si je continuais à faire ce que je pensais être la bonne chose, à m'élever spirituellement, alors ce à quoi j'aspirais depuis longtemps m'apparaîtrait. Ça n'a pas été le cas. J'avais tout simplement fait les mauvais choix. J'avais laissé mon moi profond disparaître pour tenter d'être « plus ». Je pensais que je n'étais pas assez. Je ne parvenais pas à chasser ça de mon esprit.

J'ignorais alors que je n'étais pas au bon endroit et que j'aurais pu partir car, comme d'habitude, je voulais faire de mon mieux. Je voulais faire ce que j'avais dit que je ferais. Et même si c'était une erreur, j'étais prête à affronter les épreuves qui m'attendaient, je ne voulais pas renoncer, je m'en sortirais.

Jusqu'à cet instant précis, quand j'étais allée trop loin, que j'avais voulu trop de choses, j'avais eu tendance à accepter ce que je n'aurais pas dû, je trouvais des arrangements, des compromis avec moi-même afin d'essayer de comprendre pourquoi j'avais sacrifié autant de choses pour si peu. Parce que j'étais une femme et, même si j'avais réussi, très peu de gens m'estimaient pour ce

que j'avais accompli, ce que j'étais devenue. C'était tellement plus facile de céder. Après tout, qu'étais-je ? Une actrice ? Une collectrice de fonds ? Avais-je de l'importance ? L'opinion qu'on avait de moi était-elle juste ? Ne valais-je réellement pas autant qu'un homme qui aurait atteint le même niveau de réussite ?

J'ai grandi avec des parents qui s'aimaient plus qu'ils ne s'intéressaient à leurs enfants. Des parents que nous retrouvions en train de se bécoter sur le canapé quand nous rentrions après être allés jouer dehors. J'ai grandi avec des parents qui, après cinquante ans de mariage, dansaient encore ensemble dans la cour, comme s'ils étaient seuls. Je ne me rendais pas compte qu'il y avait des gens qui n'aimaient pas leur conjoint. Je pensais qu'il était difficile de ne plus aimer l'autre, même pour les couples divorcés. Je nageais dans des sables mouvants, je n'avais pas de points de repère. Je peux vous dire une chose : quand j'ai échoué à trouver ce pour quoi j'avais tout laissé derrière moi – ce dont j'avais été témoin en grandissant : l'unique, le vrai amour, le seul qui compte –, il ne m'est plus rien resté me permettant de *me* trouver.

Tout de suite après avoir compris ça, abattue par cette nouvelle prise de conscience, cet échec, alors que j'étais seule chez moi, j'ai traversé le hall d'entrée et la salle de télévision meublée de canapés, pour aller à la fenêtre et regarder le jardin où j'avais enterré les échographies de mes enfants, morts au cours de fausses couches, sous de jeunes magnolias – ceux dont les fleurs n'étaient pas parfumées mais qui paraissaient bien se porter. Au même moment, sans signe annonciateur, j'ai été comme frappée par la foudre, lancée par Zeus lui-même, sur le côté droit à l'arrière de ma tête. J'ai été propulsée en l'air, ai valdingué par-dessus le dossier d'un canapé, avant d'atterrir en me cognant contre la table basse, éparpillant au passage le téléphone, les tablettes numériques, les stylos, les papiers, les télécommandes, les cous-

sins, bousculant les canapés, tandis que ma tête rebondissait sur le sol supportant tout le poids de ma chute.

Submergée par les souvenirs, je suis restée allongée par terre pendant ce qui m'a semblé un bon moment : le temps lui-même partait à la dérive. Les fibres du tapis et l'absence de couleur dans la pièce me fascinaient ; j'étais heureuse d'être seule. Je crois que je me suis endormie là où j'avais atterri, à moins que je n'aie perdu connaissance.

Dans les jours qui ont suivi, je me suis traînée. Jusqu'au moment où j'ai réussi à monter dans ma voiture, une décapotable, afin d'essayer de me rendre à l'hôpital. Je me suis retrouvée complètement perdue à un stop, le pied droit puis toute ma jambe complètement engourdis. J'ai levé la tête vers le sommet des arbres, entendu quelques mots à la radio et j'ai pensé : *Oh, merde, ce doivent être les symptômes d'un empoisonnement à l'anthrax*, j'ai senti les larmes couler ; nous étions seulement deux semaines après le 11-Septembre. Fort heureusement, quelqu'un a ralenti sur ma gauche et a proposé de m'aider, me guidant pour que je puisse rebrousser chemin et rentrer chez moi.

Tout aussi heureusement, trois jeunes nounous irlandaises, habitant toutes San Francisco, venaient quotidiennement m'aider, à tour de rôle, pour s'occuper de mon fils, Roan, que j'avais adopté depuis peu et qui, à l'époque, n'était encore qu'un nourrisson. (À quarante ans passés, follement heureuse d'être finalement devenue parent après avoir fait trois fausses couches à cinq mois et demi de grossesse, j'étais déjà âgée pour être mère une première fois, et il est vrai que je n'y connaissais pas grand-chose en matière d'éducation parentale.) En arrivant, je me suis assise à la table de la salle à manger, disant à la nounou que j'avais affreusement mal à la tête. Elle m'a dit de prendre de l'aspirine, ce qui m'a probablement sauvé la vie.

Le lendemain matin, ma température a commencé à baisser. J'ai descendu un duvet dans le jardin et me suis installée au soleil

pour essayer de me réchauffer. En vain. Je suis alors montée à l'étage et me suis allongée sur le sol chauffé de ma salle de bains. Le téléphone a sonné et quelqu'un m'a enjambée. Pendant ce temps, je m'efforçais de garder un espace sur le côté et au-dessus de ma tête, là où je pensais que se situait la douleur, je me parlais tout en pleurant et gémissant.

Heureusement, le haut-parleur était activé ; j'ai entendu la voix de Mimi. J'ai essayé de hurler mais n'ai émis qu'un croassement : « Mimi, aide-moi. »

Elle a insisté pour appeler une ambulance.

Au lieu de quoi, quelqu'un de la maison a appelé ma gynécologue ; j'imagine que parfois les gens se disent que si une femme ne va pas bien, ce doit être un « problème gynécologique ».

Ma gynécologue m'a donc entendue gémir et a demandé qu'on prenne ma tension pendant qu'elle restait en ligne. La maison était équipée d'un tensiomètre et d'un défibrillateur car tout le monde, chez moi, y compris le personnel et les enfants, suivait régulièrement une formation RCP de secouriste. Ma tension était anormalement élevée, les deux valeurs dépassant largement la moyenne, et ma gynéco en a conclu que nous n'avions que quelques minutes pour me conduire à l'hôpital, heureusement au coin de la rue, précisant qu'elle m'attendrait là-bas. C'est elle qui s'était occupée de moi pour les fausses couches et elle savait que ma santé était fragile.

On m'a littéralement fourrée dans notre break – mes jambes ne m'obéissant plus. Je me suis affalée contre la portière du côté passager sur la banquette avant. Quand nous sommes arrivés au California Pacific Medical Center, l'infirmier de service à l'entrée, un mec baraqué, a ouvert la portière et je me suis effondrée en arrière, cul par-dessus tête, dans ses bras musclés et accueillants – où j'ai perdu connaissance. Jusque-là, j'avais tenu le coup. Mais je pouvais enfin lâcher prise. En quelque sorte, j'avais résisté jusqu'à ce que je trouve des bras rassurants dans lesquels tomber.

Il a foncé à l'intérieur et m'a installée sur un lit roulant. On m'a immédiatement fait passer un scanner ; la machine était si bruyante qu'on aurait dit que quelqu'un donnait des coups de marteau à l'intérieur de mon cerveau.

Quand j'ai retrouvé mes esprits, le docteur Beau-Gosse m'a dit que l'ambulance pour le transfert était arrivée. « Ils ont tout ce dont vous avez besoin, là-bas, à l'autre hôpital », a-t-il ajouté avec un sourire encourageant. Deux jeunes hommes m'ont soulevée pour m'installer sur un autre lit roulant et j'ai de nouveau perdu connaissance. Quand ils ont voulu me monter dans l'ambulance, l'une des roues du lit a heurté le plancher du véhicule, ce qui m'a secouée et réveillée. J'ai alors ouvert les yeux sous un soleil aveuglant et ai vu un ambulancier entouré d'un halo de lumière blanche ; j'ai une fois de plus perdu connaissance sans savoir si j'étais encore vivante.

Quand j'ai repris conscience, j'étais à l'unité de soins intensifs de neurologie de l'hôpital Moffit-Long : pas de chambres particulières, mais des lits disposés en cercle autour de l'unité centrale du service d'infirmierie, chaque lit étant équipé d'un système de pesée permettant de prendre le poids et la mesure de la masse corporelle du malade, et entouré de rideaux de séparation. Beaucoup de machines et de tuyaux – on se serait cru dans un film de Fritz Lang. Aujourd'hui encore, les sons et les lumières de toutes ces machines ne cessent de me hanter. Ça, et les souvenirs du poste de télévision en hauteur, repassant à l'infini les images des avions fonçant dans les Twin Towers et le Pentagone. Tout ça reste inscrit en moi.

Le lendemain, je me suis réveillée alors qu'un jeune aide-soignant poussait mon lit à roulettes pour traverser le hall de l'hôpital. Je lui ai demandé où il m'emmenait.

« Au bloc opératoire.

— Pour quoi faire ? »

J'ai commencé à paniquer ; la panique devenait pour moi un état quasi permanent.

« Pour une neurochirurgie exploratoire.

— Mais personne ne m'en a parlé.

— Ah bon ? Mais les papiers ont été signés – tout est en ordre. »

Je lui ai demandé d'attendre ; j'avais besoin d'une minute pour absorber cette information. Mais il m'a répondu que nous n'avions pas le temps d'attendre, sinon nous perdions notre tour. J'étais dans l'incapacité physique de l'obliger à s'arrêter ou d'appeler un médecin pour avoir de l'aide. J'ai donc fait ce que j'ai pu : je me suis ressaisie, j'ai rassemblé le peu de forces qui me restait pour me relever en position assise.

Les infirmières et d'autres membres du personnel hospitalier sont alors arrivés en courant. « Elle ne veut pas aller au bloc opératoire », a annoncé l'aide-soignant. L'une des infirmières m'a demandé pourquoi ; je lui ai raconté qu'on avait signé des papiers autorisant une neurochirurgie exploratoire sans que je le sache ni donne mon consentement, et sans qu'on m'en ait expliqué la signification. L'infirmière m'a dit qu'elle allait appeler le médecin.

Il est arrivé en courant lui aussi, les pans de sa blouse battant à ses côtés et m'a ordonné de m'allonger et d'obéir. Un bonjour pour le moins charmant, n'est-ce pas ? Il m'a raconté que quelqu'un avait signé les papiers et que tout était en ordre. Et c'est ainsi qu'il a fièrement brandi un fax envoyé par le magazine *People*, en ajoutant qu'il leur avait parlé pour leur expliquer la situation et qu'il savait exactement quoi faire. (Au bout du compte, il leur avait donné un mauvais diagnostic qu'ils ont gobé.) Il brandissait ce fax comme un talisman, comme si, puisque c'était écrit, tout allait bien. Ce qui n'était pas le cas, évidemment. Oh, mais si seulement il avait eu raison...

J'ai regardé l'infirmière, qui me considérait avec la même stupefaction que la mienne, comme pour dire : *Ce médecin est un*

crétin de la pire espèce. Je me suis rendu compte que, hémorragie cérébrale ou non, il fallait que je prenne la situation en main et mette fin à tout ce cirque.

Toujours assise, le cul à l'air sur le lit roulant, ne cédant en rien, je me suis tournée vers le médecin : « Vous êtes viré », ai-je dit.

Il a réagi : « Quoi ? Vous n'avez pas le droit de me virer ! » Ce à quoi l'infirmière a répondu : « Docteur, je crains qu'elle ne vienne de le faire », avant d'ordonner à l'aide-soignant de me raccompagner.

La vivacité d'esprit de cette infirmière m'a sauvé la vie. C'était une jolie blonde, d'une cinquantaine d'années qui, comme je l'ai réalisé plus tard, n'était guère différente de la personne que je voulais devenir, tout simplement parce qu'elle avait eu le courage de braver le médecin et de me défendre. Elle est restée digne pour pouvoir accomplir son travail avec l'autorité nécessaire, tout en sachant qu'elle serait tenue pour responsable de cette décision.

Entre-temps, toute ma famille était arrivée à l'unité de soins intensifs : ma mère, mon père, ma sœur et mes frères, Mike et Patrick. Ils étaient sous le choc et bouleversés ; on leur avait dit que je dormais et qu'il ne fallait pas me déranger, et non que des papiers avaient été signés pour une neurochirurgie exploratoire sans que qui que ce soit ait été consulté.

Autour de moi, c'était la foire d'empoigne. Les humeurs de chacun étaient incontrôlables. Le médecin qui venait juste d'être viré brandissait toujours le fax du magazine *People*. Mon frère aîné, Mike, cherchait la bagarre ; Kelly, qui est infirmière, réclamait des données médicales précises sur mon état de santé ; mes amies jouaient les sentinelles à l'entrée de mon box, filtrant tous ceux et celles qui arrivaient.

La beauté de vivre deux fois

Mon amie Donna Chavous était là, elle aussi. Chavous et moi avions traversé tout un tas de situations hasardeuses dans le passé, y compris le jour où je suis devenue célèbre. Nous étions allées voir un film et nous nous apprêtions à quitter le cinéma quand nous avons vu que tous les spectateurs étaient massés devant la sortie, sans bouger. Nous avons mis du temps à comprendre qu'ils nous guettaient. Chavous m'a dit à voix basse : « Cours », et c'est ce que nous avons fait ; nous avons filé comme deux voleuses, et... oui, tout le monde s'est lancé à nos trousses. Nous n'avons cessé de courir, traversant les rues au milieu des voitures, avant de foncer à l'intérieur d'un restaurant, de disparaître dans la cuisine et de nous cacher sous la table de découpe du chef. Le propriétaire du restau, après avoir verrouillé les portes de son établissement derrière nous, s'est penché pour demander comment il pouvait nous aider. Chavous a réclamé une tequila et moi un martini. Le propriétaire, qui avait mieux compris que nous ce qu'il se passait, a voulu savoir où se trouvait notre voiture pour envoyer un serveur la chercher, et il nous a aidées à échapper à la foule déchaînée. Chavous et moi avons aussi été partenaires d'arts martiaux ; nous partions toujours aux entraînements en conduisant à toute vitesse, systématiquement à la bourre, nos téléphones sur haut-parleur, dans nos voitures respectives. On arrivait en retard au dojo, et nous frappions comme des dingues à la porte pour pouvoir entrer. Nous nous éclations. Nous avons toujours pris soin l'une de l'autre.

Elle a monté la garde nuit et jour, tout le temps de mon séjour à l'hôpital, dormant sur une banquette encastrée sous une fenêtre quand plus tard je serais dans une chambre individuelle. Telle une vigie.

Ma mère était bien décidée à ce que personne ne... eh bien, comme elle le formulait, « ne déconne avec [sa] gosse ». Rien n'aurait pu l'arrêter. C'était « allé trop loin, nom de Dieu ». Elle était terrifiée. La peur la tétanisait, la peur l'emportait sur sa

colère, sur son humour, une peur au-delà de la raison. Elle s'est donc assise devant le rideau de séparation, et y est restée, son sac sur les genoux. Les lèvres pincées, farouche, immobile, tout à la fois solide et sur le point de craquer. Elle montait aussi la garde et personne, vraiment personne, n'entrait avant qu'elle ne m'en avertisse et que j'accepte.

J'ai demandé au médecin que j'avais viré de m'expliquer les étapes de la neurochirurgie qu'on proposait de me faire. Il était profondément vexé, brandissant toujours son fax, son quart d'heure de gloire. Il pensait que nous n'avions pas le temps de réfléchir et que je n'avais pas besoin de savoir. Et moi je pensais que j'étais en droit de savoir. J'étais en droit de savoir ce que cette neurochirurgie potentielle signifierait pour moi. Je voulais essayer de comprendre.

« Si vous me rasez la tête et découpez la première couche de peau, vous la rabattez ensuite ou bien vous l'enlevez ? Et la calotte crânienne, vous l'enlevez ? Vous en faites quoi ? Nous sommes dans une région de tremblements de terre ; vous la posez juste sur un plateau ou vous la gardez dans une boîte stérile ? Et puis après ? Vous allez enlever un morceau de mon cerveau grand comment ? Vous allez couper des nerfs ? » J'ai toujours été du genre à poser des questions précises, jusqu'à ce que j'obtienne des réponses. J'ai formulé ces questions lentement, guidée par une panique réfléchie qui, pour moi, était logique. Il s'impatientait, agacé, et paraissait penser que mes questions étaient oiseuses et qu'il perdait son temps. Pour ma part, je pensais que passer dix minutes à savoir où serait mon cerveau pendant et après cette intervention chirurgicale était raisonnable. Il me prenait pour une emmerdeuse. J'ai compris que j'avais eu raison de le virer.

Après ça, l'hôpital m'a envoyé une équipe de médecins formidables, des chercheurs, du service de neurologie, qui m'ont expliqué toutes les options qui s'offraient à moi. Ils m'ont calmement annoncé qu'il y avait un autre neurochirurgien dans le

service, mais qu'il n'était pas là ce jour-là. Je leur ai demandé si on pouvait lui téléphoner. Ce qu'ils ont fait. Le chef de ce groupe de chercheurs, le docteur Michael Lawton, m'a alors prévenue que choisir ce neurochirurgien signifiait attendre une journée de plus, car il devait trouver un avion pour rentrer. J'ai essayé d'amener ces médecins à parler probabilités, pourcentages – des chances que j'avais de m'en sortir. Quels étaient les risques ? L'hémorragie dans mon cerveau s'aggraverait-elle si on attendait le lendemain ? Quelles en seraient les conséquences ? Allais-je mourir ou juste perdre une partie de mes facultés ? Si oui, lesquelles ? Serait-ce réparable ? On sait si peu de choses encore sur ces accidents vasculaires cérébraux que, au mieux, les réponses restent peu claires, même quand vous n'êtes pas en état d'hémorragie cérébrale, même quand vous n'êtes pas terrifiée. J'ai choisi d'attendre le lendemain.

Le lendemain matin, ce brillant neurochirurgien est entré dans ma vie. Il nous a parlé, à ma famille et à moi, d'une nouvelle technique exploratoire à l'aide d'une caméra qui passe par l'artère fémorale en haut de la jambe, sur le devant du pelvis. Cette caméra traverserait tout mon corps pour explorer l'intérieur de ma tête.

Ça me paraissait beaucoup mieux qu'avoir la moitié de ma boîte crânienne posée sur un plateau. Et c'est donc ce qui a été décidé.

Pour autant, ils n'ont pu trouver la cause de l'hémorragie.

Peu de temps avant ce fiasco, j'en avais vécu un autre. J'avais passé une mammographie ; suite à quoi le médecin m'avait appelée en me disant qu'il souhaitait me rendre visite pour me parler.

Ce n'est jamais bon signe. J'avais donc passé la journée à me préparer à foncer dans un mur de brique. Bien entendu, il m'a annoncé que j'avais une tumeur, une grosse tumeur, qu'il pensait

maligne, qu'il faudrait opérer. Une tumeur qu'il leur faudrait analyser sans que je puisse savoir quelle quantité serait retirée. J'ai répondu avec le calme auquel je m'étais entraînée toute la journée : « Hé, s'il s'agit vraiment d'un cancer, procédez à l'ablation des deux seins. » J'aurais mérité un Oscar rien que pour cette répartie.

Mon médecin m'a répondu : « Si j'avais plus de patientes comme vous, un bon nombre d'entre elles seraient encore vivantes aujourd'hui. »

Heureusement, cette tumeur, bien qu'énorme, plus grosse que mon sein même, était bénigne. Malheureusement, les deux seins étaient touchés, et j'ai dû subir une lourde opération et avoir recours à de la chirurgie réparatrice.

J'étais donc encore en convalescence, et il était préférable que je m'allonge sur le côté pour avoir moins mal. Toutefois, personne, et certainement pas moi, n'avait pensé à en parler avant cette neurochirurgie exploratoire – et je n'avais pas non plus bénéficié d'un examen médical complet. Il s'est avéré que rester allongée dans cette position avait provoqué l'apparition d'une poche de sang d'un côté de ma tête, ce qui avait empêché les médecins de voir correctement d'où venait l'hémorragie.

Pour autant, ils se sont tous entendus pour dire qu'il avait pu s'agir d'un anévrisme, avec formation d'une poche de sang qui aurait coagulé. En fait, c'était ce que docteur Jackass, le Crétin, avait raconté à la presse. La douleur était toujours si intense qu'on m'a mise vingt-quatre heures sur vingt-quatre sous perfusion de Dilaudid, une sorte d'héroïne de synthèse. Je n'étais que rarement lucide ; la plupart du temps, je restais inconsciente. Je ne savais pas si je dormais, si c'était l'effet de la drogue ou si j'étais dans le coma mais, tout en croyant entendre la chanson « Bridge Over Troubled Water » de Simon et Garfunkel, j'ai eu la sensation de tomber en passant à travers ce qui ressemblait à un

gros tas de tissu coloré ; à d'autres moments, j'ai cru voir des extraits du film *Cinema Paradiso* et j'ai même entendu la voix d'une femme avec laquelle j'avais travaillé à Hollywood – une attachée de presse qui s'appelait Pat Kingsley –, qui me parlait d'une manière on ne peut plus douce et apaisante.

Nous en étions au cinquième jour de l'hémorragie, et j'allais et venais entre inconscience et lucidité. Cependant, les phases de « sommeil » étaient plus longues que celles où j'étais « réveillée ». Je n'avais pas mangé depuis l'incident initial. Chaque fois que je me réveillais, la télévision qui était accrochée au plafond hurlait en diffusant des images du crash des avions et des alertes terroristes – vous vous souvenez de la couleur de ces images ? Le plus souvent, je doutais de leur réalité, croyant que je cauchemardais. J'étais encore à l'unité des soins intensifs et, autour de moi, tout n'était que souffrance. Tous ceux qui étaient là luttait pour vivre. Tous criaient, poussaient des plaintes, gémissaient, priaient et hurlaient.

Arrivée au septième jour, j'étais incapable de me redresser, de me tenir debout, de penser clairement et de fonctionner normalement. J'avais perdu 18 % de ma masse corporelle, si l'on en croyait le système de pesée dont le lit était équipé. Malgré tout, je sentais qu'une partie du personnel pensait que je simulais. J'étais une actrice, non ? alors... Oh, je sais, ça fait partie du truc : les gens s'imaginent que puisque vous pouvez jouer un rôle dans un film, vous jouez un rôle dans la vie de tous les jours. Ces gens oublient que, quand vous travaillez, vous jouez ce qui a été écrit par quelqu'un d'autre, puis réécrit avant d'être imprimé pour que vous le lisiez. Mais à ce moment-là j'étais trop défoncée par les médicaments, et trop déboussolée, pour essayer d'expliquer ça. Voir et entendre étaient de plus en plus difficile pour moi. Pour autant, selon l'avis général, j'aurais dû rentrer chez moi et arrêter de faire semblant.

L'une des infirmières est venue me laver et me faire un shampoing. Ce geste de pure gentillesse était important pour moi car plus personne ne me touchait, sauf mon amie Stefanie Pleet qui, quand elle venait me voir, prenait ma main et me caressait le visage. Étonnamment, elle avait compris que j'avais besoin d'être touchée. Je pense que tous les autres se disaient que j'étais trop fragile.

Et c'est là que ça devient bizarre. J'hésite à vous en parler, mais je voudrais que vous puissiez croire en vous et que vous fassiez confiance à votre instinct, quel qu'il soit. Alors allons-y.

Une nuit, je me suis réveillée avec ma grand-mère Leila debout au pied de mon lit. Je sais que ça n'a rien d'extraordinaire, si ce n'est que ma grand-mère était morte depuis trente ans. Elle était très belle. Elle sentait très bon ; elle avait toujours porté *Shalimar* de Guerlain. Elle resplendissait, vêtue de son tailleur préféré et coiffée de son plus beau chapeau.

Elle m'a dit : « Nous ne savons pas ce qui t'arrive – on cherche. Mais quoi que tu fasses, ne bouge surtout pas ton cou. » Puis elle a disparu.

J'ai attrapé le nounours que mon père m'avait apporté, qui gisait écrabouillé à mes côtés pour le coincer sous mon cou et *j'ai cessé de bouger*. Peu importait tout le reste, je me suis moi-même contrainte à l'immobilité. Je me suis empêchée de rouler sur le côté.

Mimi est venue à l'hôpital, pensant que j'étais sur le point d'en sortir. Jusque-là, depuis le début de mon hospitalisation, elle s'occupait de ma maisonnée, gardant un œil sur mon fils et le reste de ma famille. Je lui ai alors confié à voix basse : « Je suis en train de mourir ! Appelle-les pour qu'ils fassent quelque chose ! Je suis en train de mourir ! Mimi, s'il te plaît, aide-moi ! »

Elle m'a regardée, et j'ai compris que c'était beaucoup lui demander. Elle est plus timide que moi, ce qui n'est pas rien car,

quand je ne suis pas occupée à être Sharon Stone, je suis plutôt très réservée. Mais elle a su que je ne plaisantais pas et que j'étais vraiment en train de mourir. Elle est donc allée voir tout le monde, ma famille, mes amis, les médecins. Après coup, elle m'a raconté qu'après avoir « joué les Shirley MacLaine¹ » à fond avec le personnel, tout le monde s'était mis d'accord pour que je subisse une autre angiographie au cours de laquelle, de nouveau, une caméra passerait dans mon artère fémorale, cette fois de l'autre côté, pour remonter jusqu'au cerveau et le scruter.

Les médecins m'ont alors expliqué que cette intervention durerait entre trente et quarante-cinq minutes. Pour eux, c'était comme s'ils avaient trouvé un moyen de se débarrasser de moi – une femme célèbre et bizarre. Sauf qu'une fois la caméra partie en exploration, ils ont découvert que l'artère vertébrale droite, l'une des deux qui relie votre tête à votre dos et à votre colonne vertébrale, était comme en lambeaux et que je souffrais d'une hémorragie au niveau de la cavité faciale, du cerveau et de ma colonne vertébrale. J'avais déjà eu une attaque sévère. Et nous en étions déjà au neuvième jour de l'hémorragie.

Il n'était pas question de me réveiller pour que je sois consultée. C'était déjà allé trop loin. Ma famille s'est donc retrouvée à devoir prendre des décisions difficiles. Ils étaient confrontés à des choix médicaux et éthiques incompréhensibles et on leur a dit que quelle que soit la décision qui serait prise je risquais de mourir soudainement. Je risquais d'être victime d'une rupture d'anévrisme à tout moment, ce qui laissait deux possibilités : la mort ou la coagulation. Ils pouvaient placer une endoprothèse hélicoïdale en lieu et place de l'artère et peut-être me sauver la vie, mais cette intervention délicate pouvait tout aussi bien me tuer. Pendant ce temps, l'hémorragie s'accélérait dans mon

1. Shirley MacLaine était connue pour avoir un tempérament volcanique. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

cerveau, ma colonne vertébrale et la cavité faciale à une vitesse alarmante. Dans tous les cas, j'avais une chance sur cent de survivre.

Ma famille a eu un comportement exemplaire. Comme toujours quand il s'agissait de prendre une décision importante, ils ont tous été solidaires entre eux. Mon père nous avait fait la leçon depuis longtemps. Il disait : « Une famille, c'est comme une main : si on coupe un doigt, toute la main saigne. » On s'en est toujours souvenus. Neuf heures plus tard, je sortais du bloc opératoire sans artère vertébrale mais avec une endoprothèse hélicoïdale pour l'embolisation, composée de vingt-trois spirales en platine.

Je me suis réveillée dans ma chambre sachant que ma grand-mère m'avait sauvé la vie. Elle avait posé sa main sur ma famille et moi et nous avait servi de guide. Ma mère m'avait tenu la main et avait protégé mon visage, telle une lionne, sans même avoir été présente dans la salle d'opération ; ma sœur avait tenu mon cœur entre ses mains et avait pris des décisions difficiles à ma place ; et mon père avait défendu notre territoire à tous et pris soin de tout le monde comme seul un père sait le faire. Mimi a surmonté sa timidité et a été au top. L'amour stupéfiant et la constance de mes amis, solides comme un roc, m'ont gardée en vie, m'ont permis d'être de retour dans le monde des vivants.

Quand j'étais au service des urgences dans le premier hôpital, baignée par cette lumière blanche dont j'ai parlé, j'ai vu défiler pas mal de gens que j'avais rencontrés avant. Ils m'avaient expliqué comment ce serait de rester avec eux. À ce moment-là, je m'étais sentie en sécurité, parfaitement en paix et, pourtant j'ai été ramenée à la vie, dans le monde des vivants. C'était déboussolant et très dur ; mais en même temps, je sais, désormais, que je ne suis pas loin d'eux, que les deux mondes ne sont pas si éloignés. Nous ne perdons pas l'amour des morts. Nous sommes tous amour.

La beauté de vivre deux fois

Ceux avec et pour lesquels je suis finalement restée en vie sont ceux qui m'apprennent le plus, mes meilleurs guides. Et les leçons qu'ils m'inculquent ne sont pas toujours les plus faciles. Ceux pour qui j'ai tenu forment un monde plein d'amour et de lumière. Ils sont ma raison de vivre. Ceux qui sont entrés dans ma vie depuis, avec des histoires similaires, à des étapes différentes de cette histoire, ont éclairé mon univers. En fait, j'avais l'amour que je ne pensais pas avoir. Il était juste différent de ce que j'avais imaginé, et ça n'avait rien à voir avec l'histoire qu'on nous a racontée et reracontée des centaines de millions de fois, nous faisant croire que tout le reste est très petit en comparaison.

J'ai trouvé un amour qui est bien plus grand que celui dont on nous parle sans cesse : l'amour vrai, l'amour véritable. Certes, je n'ai pas vécu un conte de fées. Mais j'ai vécu une vraie vie.